

# le journal du moi

laurent goumarre

---

Après les Jeux Olympiques de Turin, on veut se souvenir des retransmissions télévisées de ceux d'Athènes, de ces images dépressives de stades clairsemés, comme les auraient rêvées Theos Angelopoulos, des plans gris de gradins un peu désertés, pas franchement vides mais suffisamment pour signifier l'absence télévisuelle du public. La télévision avait, on s'en souvient, tourné en caméra de surveillance la disparition du public, c'était magnifique, un spectacle qui abandonnait les athlètes à leurs performances. Tristesse et beauté olympiques, voilà ce qu'avait révélé la télévision grecque. Qu'est-ce qu'on a pu s'en foutre des Jeux olympiques d'Athènes je me disais,



me rappelant au bon souvenir de cet écran sans spectateur, ou presque, ou si peu qu'on aurait pu penser avoir affaire à des figurants FR3 castés par une production internationale incapable de remplir ses stades.

Ce qui pouvait signifier que le sport, ça se regarde à la télévision, que les Jeux Olympiques, c'est avant tout de la Home-télévision, parce qu'on se doutait bien que ceux qui n'étaient pas à l'écran devaient être devant leur poste at home. La quasi-absence du public sur les gradins aurait pu exhiber ça.

Ça, ou autre chose : que peut-être n'y avait-il rien à voir dans les stades athéniens, du moins rien qu'on n'ait

eu envie de voir, qu'en fait le sport olympique athénien en particulier, et tout le sport en général n'avait plus rien à montrer en live ni à la télévision depuis qu'on avait vu ailleurs ce qu'on cherchait sans le savoir : le sexe nu. Sans passer par la métaphore du contact, de la performance, du muscle sous le tee-shirt mouillé, c'est ce que je me racontais devant les calendriers des Dieux du Stade 2005, 2006, nus devant l'objectif des photographes Playgirl, des rugbymen Barbara Gould, des hommes qu'« on n'oublie pas » au point de nous faire passer, mois après mois, le désir de les regarder jouer à la télévision, ou sur le gazon des stades désertés. C'est donc ailleurs qu'on avait trouvé ce que la télévision sportive nous refusait évidemment : l'exposition frontale du sexe sportif en plan direct. Aussi nous fallait-il bien conclure que si personne ne regardait plus le sport, ou presque, ou si peu, quelques figurants éparpillés dans des stades vides, c'était parce que les calendriers égrenaient mois après mois les saisons du plaisir dans des postures néoclassiques que n'auraient pas reniées nos ancêtres athéniens.

A Turin, le public était revenu à l'écran, on le voyait réconcilié avec le corps de ces sportifs, bien rangé sur les gradins des patinoires. Et on savait désormais la raison de ce retour : retrouver le sexe Barbara Gould, ce sexe qu'« on n'oublierait pas » sous la métaphore des performances et records battus, un sexe qui devenait alors cette image dans le tapis télévisuel, c'était magnifique, on n'avait même plus besoin de ces streakers qui se jetaient régulièrement sur la pelouse pour y courir à poil. Ils avaient longtemps traversé les stades pour y montrer ce que les sportifs réservaient aux calendriers, des espontaneos aurait dit La Ribot, du sexe amateur qui dévoilait la réalité de ce qui se jouait sur le terrain. A Turin, chaque sportif était devenu son propre streaker, avait patiné/skié nu/habillé, et la télévision avait filmé et retransmis la suprématie d'une discipline sportive subliminale : le streaking. La leçon des pionniers-supporters nus avait été enfin reconnue. Qu'ils en soient ici remerciés !